

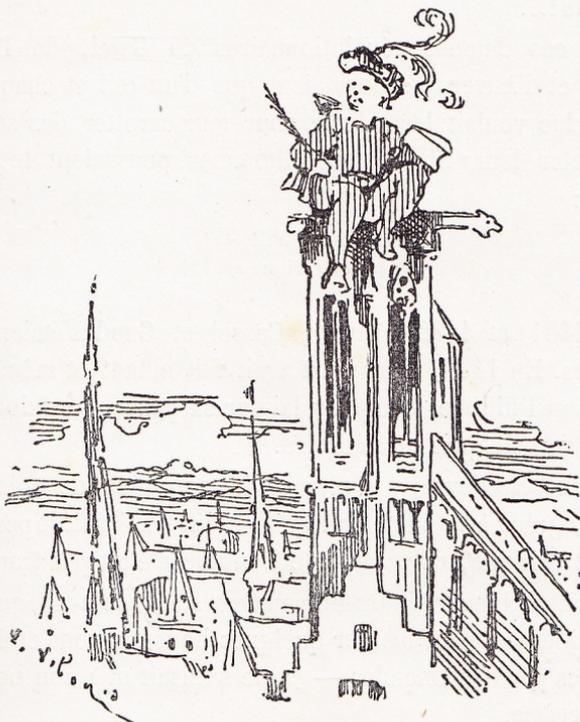
SUITE ET FIN DE PHILIPPE LE BON,

ses guerres contre les Communes.

1443-1647.

Qui trop s'élève mal étroit ..

Philippe aurait dû ruminer cet adage de la sagesse des



Nations — mais il n'en avait ni le temps, ni surtout l'intention.

Au contraire, son plus vif désir, sa toquade, pour nous servir d'une expression du temps, était de former une nouvelle monarchie de ses diverses provinces, beaucoup moins unies que Millie-Christine.

Déjà en 1429, il avait institué la décoration de la Toison-d'Or, suivant la règle de tous les rois qui savent que, si les mouches se prennent avec du miel, les hommes s'attachent avec des rubans.

Puis, il avait formé une armée permanente — sans tirage au sort, il est vrai — mais qui n'en valait pas mieux pour cela.

Bref, il machinait son petit coup d'État, sans en avoir trop l'air... avec sa *bonhomie* ordinaire.

*
* *

Il n'y avait que les grandes communes qui le chiffonnaient ; sans cela!...

Mais ces damnés révolutionnaires de Gand, de Bruges, d'Ypres et d'Anvers ne dormaient que d'un œil et chaque fois que le duc voulait les calmer pour leur carotter des subsides ou filouter leurs libertés, nos hommes poussaient le cri de guerre :

Halte-là ! halte-là !
La garde civique est là !

En 1431 et 1432, Anvers, Cassel et Gand s'étaient déjà révoltées. En 1437, Bruges en avait fait autant et même plus, car le bon Philippe manqua y laisser sa peau — ce dont il se vengea, je vous prie de le croire.

Tous ces soulèvements avaient fini en queue de poisson, il est vrai, grâce à la haute bourgeoisie qui trahissait le peuple au moment critique, mais enfin le bon duc n'était pas tranquille.

Il profitait bien toujours un peu de ces bousculades, qu'il suscitait lui-même, pour fusiller quelques bons citoyens et éreinter les autres par des amendes — ça ne suffisait ni à son bonheur, ni à sa caisse.

« — Ces êtres-là, avec leurs idées libérales, me feront mourir de chagrin ! » disait-il souvent à sa femme qui en pleurerait de désespoir.

Et tenez, chers lecteurs, rien qu'en le racontant, nous en avons nous-même la larme à l'œil. Pauvre duc, va ! un homme si bon ! c'était-il pas abominable de le tourmenter ainsi?...

*
* *

Un moment, il crut avoir trouvé son affaire... pécuniairement parlant — il se fit faux-monnaieur, comme les camarades.

« — Les cousins le font bien, s'était-il dit, je serais bien bête de ne pas les imiter. »

Et il fabriqua, à la barbe de la gendarmerie, des pièces d'or



et d'argent qui n'avaient que le tiers de leur poids accoutumé.

Ça lui donna toujours quelques millions, honnêtement gagnés, qui lui permirent de faire figure dans le monde avec un luxe inconnu jusqu'alors.

Mais ça ne suffisait pas encore. Dam! c'est si cher les fins soupers, les cocottes, les diamants, les fêtes vénitiennes, les saintes processions, les armées permanentes, les guerres de conquêtes, enfin tout le bataclan nécessaire au bonheur d'un grand prince — et au malheur de ses sujets...

On n'a pas idée de ce que ça coûte! Et si les peuples le savaient, ils ne se feraient pas tant tirer l'oreille pour sortir leurs gros sous — car ils ne peuvent nier que toutes ces choses-là représentent l'indispensable...

*
* *

Mais, va te faire fiche! les peuples sont si bêtes qu'ils ne peuvent pas comprendre — qu'on les enrichit en les volant...

C'est ainsi, que juste au moment où l'excellent duc se croyait en mesure de s'acheter une vraie couronne royale, de nouveaux troubles éclatèrent à Gand...

Pas moyen d'être tranquille avec ces Gantois!

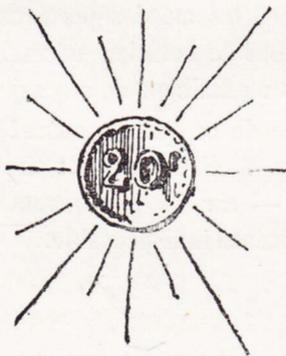
*
**

Depuis longtemps, Philippe travaillait en sourdine à vaincre la résistance que le parti populaire lui opposait dans cette énergique cité. Mais malgré toute sa finesse jointe à toute sa puissance, il en avait toujours été pour ses frais et il n'était parvenu ni à effrayer les Gantois, ni à ôter à la petite bourgeoisie le pouvoir qu'elle avait conquis sous Jacques Van Artevelde.

Le célèbre tribun avait, en effet, arrangé les choses avec autant d'intelligence que de justice en divisant les habitants en trois classes : les rentiers ou gros bourgeois, les artisans des cinquante-deux métiers et les drapiers.

Ces trois classes possédaient les mêmes droits, mais naturellement les deux dernières, qui représentaient les idées libérales, l'emportaient dans les élections, parce qu'elles étaient plus nombreuses.

C'était l'organisation de la majorité et de la place au soleil



pour tout le monde.

*
* *

Grâce à ce juste équilibre, les classes laborieuses dirigeaient les affaires et la ville avait conservé son fier esprit d'indépendance qui lui fit refuser énergiquement, à plusieurs reprises, les demandes d'argent du souverain *Danaïde*.

Enfin, en 1450, furieux de cette résistance opiniâtre, messire le Bon déposa tous les magistrats populaires et imagina deux nouvelles taxes sur le sel et le blé — ce qui rendit la moindre soupe aux choux horriblement salée...

Vous entendez d'ici les cris des ménagères...

Quand les femmes elles-mêmes se mêlent de faire de l'opposition, ça devient sérieux.

Aussi, lorsque Philippe, non content de ses deux carottes culinaires, essaya de faire enlever quelques doyens qui lui bouchaient l'œil, le coup rata, et ses gendarmes, saisis par les échevins, furent jugés, condamnés et pendus.

*
* *

C'était justice, et l'excellent duc en fut enchanté... car son but était atteint.

Il avait forcé la main aux honnêtes Gantois... qui n'avaient pas vu la ficelle machiavélique.

Ce truc est pourtant vieux comme les rois, mais il est plus inusable qu'eux.

On attaque des gens inoffensifs, on les pousse à bout par cent et une canailleries, et, quand ils se décident à se défendre, on crie à-tue-tête :

« — Oh! les bandits, oh! les coquins, oh! les pendants! »

Les gazettes vendues ou à vendre font chorus à tant la ligne — et le tour est joué... tous les « gens d'ordre » et tous les imbéciles sont d'accord... c'est le lapin qui a commencé!

On est donc absolument injuste envers Loyola. — Bien longtemps avant lui sa méthode était connue, il n'a fait que la vulgariser...

*
* *

Donc, Philippe, au comble de la joie, déclara ouvertement la guerre à la commune de Gand.

En 1452, les hostilités commencèrent par un succès des Gantois, qui s'emparèrent de la forteresse de Gavre et attaquèrent Audenarde.

Mais un long repos avait ôté aux métiers, non le courage, mais l'habitude des armes, et ils subirent bientôt défaites sur défaites.

Toutefois, ils ne se découragèrent pas. Malgré la cruauté de leur ennemi, qui ravageait la contrée et massacrait impitoyablement les prisonniers, suivant l'usage des réactionnaires de tous les pays et de toutes les époques, la fermeté des communiers ne se démentit pas un instant.

Ils mourraient dans les plus affreuses tortures en criant : Vive la liberté ! à bas le tyran ! et forçaient leurs adversaires eux-mêmes à les admirer *in petto*...

A la fin de cette année 1452, le duc, malgré ses succès, n'était guère plus avancé qu'au début de la campagne, car il avait épuisé ses finances et, malgré les massacres, ses ennemis semblaient aussi nombreux.

*
* *

Il parvint toutefois à réunir une nouvelle armée ; mais les Gantois, renonçant cette fois à une lutte inégale contre des soldats réguliers, profitèrent de leurs revers pour inaugurer une nouvelle tactique.

Ils se renfermèrent dans leurs murailles et laissèrent l'armée ducale s'épuiser en démonstrations inutiles et en bravades ridicules.

Assis sur leurs remparts, ils semblaient aux premières loges d'une féerie militaire — sauf que les boulets remplaçaient les

oranges et qu'ils payaient trop cher leurs places, car Philippe dévastait et incendiait comme quelqu'un à qui ça ne coûte rien.

Il est vrai, qu'en compensation, le bonhomme rageait que c'était une bénédiction!

*
* *

En attendant, l'issue de cette guerre expectante devenait douteuse.

Mais un gueux, dont nous sommes heureux de livrer le nom à vos crachats, le sieur Arnold Van Speck, maître maçon de son état et *Bazaine* à ses moments perdus, se chargea de trouver une solution... déshonorante.

Ce putride Judas, qui commandait la forteresse de Gavre, s'étant vendu au duc, alla trouver ses frères de Gand et, sans être étouffé par son infamie, leur raconta cette sornette :

« — Bonne nouvelle, camarades! le duc n'ayant pu payer ses soldats, toutes ses troupes se sont dispersées en lui faisant un pied de nez. Il n'en reste pas quatre mille dans le camp! Venez vite, nous allons en faire une bouchée. Hein? avons-nous de la chance?... »

On est étonné, en pensant à de pareilles monstruosité, que les bandits qui s'en chargent, ne s'étranglent pas en les expectorant!

*
* *

Naturellement, les bourgeois joyeux sortirent de la ville et s'avancèrent sur Gavre... où le duc les guettait avec toutes ses forces!...

Quand ils s'aperçurent de la trahison, il eût été lâche de reculer. Le peuple accepta donc la bataille (23 juillet 1453).

*
* *

Au début, les fantassins plébéiens refoulèrent la cavalerie et semblèrent maîtres du terrain. Mais un accident d'artillerie vint

en aide au Bourguignon, en jetant un désordre inattendu dans les rangs des vainqueurs.

Les chevaliers en profitèrent pour rompre les bataillons d'attaque et, soutenus par leurs archers et la grosse *de dulle Griete* (Marguerite l'enragée) qui faisait rage dans les rangs Gantois, ils parvinrent à les disperser.

Dès lors, la journée fut perdue, mais non sans gloire, pour les communiens, dont l'aile droite, adossée à l'Escaut, se fit tailler en pièces, la tête haute, sans daigner battre en retraite.

Souvent même, ces vaincus firent reculer les vainqueurs ! Dans une de ces charges désespérées, Philippe fut cerné, mais s'échappa...

Cet homme-là avait toutes les chances.

Le soir, sur la plaine rouge de sang, couverte d'innombrables cadavres, le bon duc, joyeux, eut le mot pour rire :

« — Maintenant qu'ils sont défunts, je déclare que je ne ferai plus de mal à mes sujets gantois... »

Quant au peuple, il nomma cette défaite si sanglante, la *peste de Gand*.

Et il eut raison, car Philippe ne se contenta pas des cadavres : il écrasa les libertés de la ville sous son talon ducal.

Deux mille bourgeois durent s'agenouiller et lui crier merci en lui apportant trois cent cinquante mille pièces d'or.

Raffinement du bourreau, qui se fait baiser la patte par le condamné — avant la chose.



Si ça ne fait pas suer des lames de rasoir !



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

2^{me} VOLUME

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Succès des communes liégeoises, Tribunal des XXII.	3
Le Hainaut à vol d'oiseau.	12
Un mariage de raison.	13
Règne des Bourguignons : Philippe le Hardi et Jean-Sans-Peur.	18
Philippe le Bon : première partie.	27
Un entr'acte en musique ordinaire.	34
Suite et fin de Philippe le Bon.	41
Charles le Téméraire.	55
Marie de Bourgogne.	72
Règne des Autrichiens. Régence de Maximilien.	76
Règne de Philippe le Beau et régence de Marguerite.	90
Enterrement du moyen âge. Les débats de Charles-Quint. Apparition du protestantisme.	99
Deuxième partie du règne de Charlot-la-Mangeoire	108
Dernière étape de Charles. Il se fait ermite	126
Règne de Philippe II ou les Pays-Bas à la torture. Première partie : Régence de Marguerite de Parme	139
Règne de Philippe. Deuxième partie: Le duc d'Albe.	138
Fin du règne de Philippe. Gouvernement de don Juan.	139
Intermède. Le célibat des prêtres et fin de don Juan.	202
Alexandre Farnèse.	213
Quelques pages à l'adresse des amateurs de généalogies	219
Suite et fin du règne de Farnèse.	225
Règne d'Albert et d'Isabelle.	242
La situation jusqu'au traité de Munster.	264
L'évêché de Liège au XVII ^e siècle.	271
Conquêtes de Louis XIV en Belgique.	280
Domination autrichienne. Gouvernement du marquis de Prié. Agneessens le martyr.	293
Règne de Marie-Elisabeth, de Charles de Lorraine et de Marie-Thérèse.	303

	Pages
Joseph II le philosophe. Révolution brabançonne.	314
Révolution française.	328
Domination française. Bonaparte et... Napoléon.	339
Bataille de Waterloo. Expulsion des Hollandais.	351
Révolution de 1830	367
La Belgique indépendante. Règne de Léopold 1 ^{er} . Sa mort	377
Dernières pages	388

